

LE CATHOLIQUE AUTOMATE.



Un riche mécanicien s'était retiré à la campagne. Le curé du lieu, dont l'église touchait au jardin du nouvel arrivé, vint lui faire visite, et après les compliments d'usage s'ouvrit entre eux la conversation suivante :

— J'espère, dit le curé, avoir en vous non seulement un bon voisin, mais encore un bon paroissien.

— Moi, je ne l'espère pas autant que vous.

— Comment ? est-ce que vous ne viendrez pas à la messe ?

— A quoi bon, puisque vous la dites en latin et que je ne comprends pas cette langue ?

— N'importe, il suffit de l'entendre.

— Oh ! s'il ne faut qu'entendre, la chose est bien facile.

— Sans doute ; mais vous ferez bien de venir encore aux vêpres.

— Je n'y comprendrai rien.

— Vous y assisterez toujours.

— A la bonne heure. Ainsi, en entendant la messe et assistant à vêpres les dimanches, je serai un bon paroissien ?

— Oh ! la semaine , vous aurez bien aussi quelques devoirs à remplir.

— Et lesquels ?

— Par exemple , vous abstenir de viande les vendredis et samedis.

— Mais je ne vois pas quel bien cela pourra faire à mon corps ou à mon âme ? je n'en serai ni plus gras , ni plus saint.

— N'importe, l'Eglise le commande.

— Mais j'espère que ces trois jours de la semaine vous suffiront, et que vous me laisserez les quatre autres ?

— Sans doute , excepté les quarante jours de carême, les Quatre-Temps et les Vigiles, où il faut encore jeûner et s'abstenir.

— Mais quel rapport ces jeûnes ont-ils avec la sainteté de la vie, la pureté du cœur ?

— Je vous ai déjà dit que l'Eglise le commande.

— J'avoue que je crains bien de manquer souvent aux ordres de l'Eglise.

— Dans ce cas, l'Eglise ne vous fera pas défaut ; elle effacera vos fautes au prix de quelques *Pater* et de quelques *Ave Maria*.

— Mais, Monsieur le curé, répéter vingt, trente fois les mêmes paroles, c'est le moyen bien assuré de les réciter sans y songer ; c'est s'abaisser au-dessous du perroquet qui, du moins, pense au cri qu'il répète, s'il ne le comprend pas.

— Mais vous revenez toujours à votre idée fixe de penser, comprendre, sentir ! L'important, c'est de faire, d'exécuter, d'accomplir. Que vous y pensiez ou non, vos *Ave Maria* n'en seront pas moins récités.

— Bien ! bien !

— Au reste, il est, dans chaque paroisse, un homme pur dont les prières peuvent suppléer aux vôtres, dit le curé en baissant la tête, et les messes...

— Quoi ! des paroles latines, rapidement chantées par un prêtre inattentif, auront quelque efficacité pour mon salut ?

— Certainement. La rapidité n'y fait rien, pas plus que la distraction ; l'important, c'est que l'intention première du prêtre soit de faire ce que fait l'Eglise ; pourvu qu'il ne détourne pas les yeux de dessus son livre, qu'il ne saute pas un mot de la messe, il peut aller aussi vite qu'il veut et penser à quoi bon lui semble. L'œuvre s'accomplit elle-même. En effet, notre grand principe est celui-ci : la valeur d'une œuvre vient de son accomplissement matériel et non de la dignité morale de celui qui l'accomplit, ou, comme le disent nos traités de théologie : *ex opere operato et non ex opere operantis* ; ce qui veut dire que la valeur d'un sacrement vient de l'œuvre faite et non de celui qui la fait. Voici un exemple cité par un de nos docteurs : un prêtre criminel que son évêque faisait poursuivre, se réfugia chez un boulanger, et là, par esprit de vengeance, il consacra toute la pâte de la boutique. Savez-vous ce qu'il en arriva ?

— Non.

— Toute la pâte se trouva transformée en corps de Jésus-Christ.

— Quoi ! chez un boulanger ?

— Oui.

— Par les mains d'un prêtre criminel ?

— Oui.

— Malgré l'esprit de vengeance qui avait inspiré la pensée de cette consécration ?

— Oui, oui, oui. Les théologiens le disent.

— Et quels sont ces théologiens ?

— Ceux dont on nous enseigne les doctrines dans nos séminaires.

— Encore ici je n'ai plus rien à répondre, et je commence à saisir l'esprit de l'Eglise ; cela m'explique, par

exemple, la vertu de l'eau du baptême, de la flamme des cierges, etc.

— C'est cela.

— Eh bien, je vous dirai, Monsieur le curé, que j'ai un cousin en Angleterre...

— Quoi ! en Angleterre ; il est donc protestant ?

— Sans doute.

— Il vous faut le convertir.

— Oh ! ce ne serait pas si facile, et j'allais précisément vous dire que je l'ai vingt fois entendu se moquer du catholicisme, et présenter contre ses doctrines des arguments assez solides.

— Dans ce cas, il est un autre moyen de le convertir.

— Lequel ?

— Tenez, sans qu'il le sache, faites eoudre cette médaille dans son habit ; et, tôt ou tard, soyez certain qu'il en ressentira de bons effets.

— Pour le convertir ?

— Oui.

— Sans qu'il le sache ?

— Certainement.

— Mais pour changer d'opinion il faut y penser ?

— Je vous dis que la médaille opère d'elle-même, et qu'il s'agit d'opérer et non de penser.

— A ce compte je me déclare vaincu.

— Et votre famille, cher voisin, j'espère qu'elle suivra votre exemple ?

— Oh ! quant à ma famille, elle fera comme moi.

— Ainsi, vous voilà converti ?

— Nous verrons. Adieu, M. le curé. Sans attendre de réponse, le mécanicien se retira. Quant au prêtre qui, pendant cette conversation, avait d'une main fait glisser les grains d'un chapelet entre les doigts, et de l'autre porté une médaille par distraction à ses lèvres, il sortit bien convaincu que tout cela avait agi *ex opere operato*.

Après cet entretien, les jours, les semaines, les mois se passèrent sans que le mécanicien profitât de son voisinage pour aller à la messe ni à la confession. Cependant le curé n'avait pas perdu tout espoir, car son voisin lui avait fait demander une médaille tout en continuant à passer son temps et à confectionner un chef-d'œuvre de mécanisme au fond de son jardin dans un pavillon adossé à l'église. Ce mécanisme était un de ces hommes de bois, de fer et de peau qui, mis en mouvement par des contrepoids et des ressorts, agissent et parlent comme une personne naturelle : enfin c'était un *automate*. Le curé revint donc trouver son voisin ; et la conversation fut bientôt ramenée sur la religion.

— Eh bien, mon cher Monsieur, on ne vous voit pas souvent à la messe ; vous n'êtes pas encore venu une seule fois vous confesser. Et cependant je vois le boucher entrer chez vous tous les jours de la semaine. Vous m'aviez pourtant bien promis de remplir vos devoirs religieux.

— Monsieur le curé, je tiens toujours ce que je promets.

— Quoi ! vous avez entendu la messe et assisté aux vêpres tous les dimanches ?

— Oui.

— Dans mon église ?

— Oui.

— Vous vous êtes confessé, et vous avez accompli vos pénitences ?

— Oui, oui, j'ai fait tout ce que vous avez dit.

— Mais comment donc moi, le seul prêtre de la paroisse, n'en ai-je rien su ?

— Vous allez le savoir, venez avec moi.

Le curé suivit le mécanicien au fond du jardin et se trouva en face d'un magnifique automate de cinq pieds six pouces, agenouillé sur un prie-dieu et l'oreille appliquée contre la muraille mitoyenne du pavillon et de l'église.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit le curé.

— Cela signifie que cet automate entend la messe pour moi, toutes les fois que vous la chantez dans l'Église.

— Mais vous plaisantez ?

— Non. Ne m'avez-vous pas dit qu'il importe peu de comprendre et qu'entendre suffit ? Eh bien, je vous assure que mon automate comme moi, moi comme mon automate, nous ne comprenons rien au latin. Les mots de la messe frappent mon oreille sans descendre dans mon esprit, ni sans toucher mon cœur ; de même, ils frappent l'oreille de mon automate sans descendre dans son esprit, ni toucher son cœur.

— Mais....

— Oh ! attendez ; ce n'est pas tout, permettez que je pousse ce bouton.

Le mécanicien pressa du doigt un ressort ; aussitôt les lèvres de l'automate s'agitèrent et l'on entendit sortir de sa bouche ces paroles : *Deus in adjutorium.*

— Quoi, dit le curé, il chante les vêpres !

— Certainement, et il les chante à ma place.

— Mais ce n'est pas la même chose...

— Pardonnez-moi, car, mis à ma place, mon automate chante comme je chanterais moi-même ; c'est-à-dire, sans y rien comprendre et sans rien sentir ; il fait du bruit, je n'en ferais pas davantage. Vous voyez que j'ai retenu votre grand principe : *ex opere operato*. Tout vient de l'accomplissement de l'œuvre, et rien de la dignité morale de celui qui l'accomplit.

— Mais, Monsieur, quand même cela serait vrai pour la messe et pour les vêpres, cela ne suffirait pas ; car la visite journalière de votre boucher me prouve que vous ne jeûnez pas plus que vous ne faites maigre.

— C'est ce qui vous trompe ; mon automate jeûne tous les jours, car il ne mange rien ; or, qui jeûne toujours ne fait jamais gras.

— Maist c'est vous, vous-même, Monsieur, et non votre

automate qui devez jeûner et faire maigre, et en cas d'oubli accomplir vos pénitences.

— Oh ! j'ai pourvu à tout, vous allez voir.

Le mécanicien poussa un second bouton, et l'automate se mit à réciter un *Ave, Maria, gratiâ plena* jusqu'au bout, et il le répéta dix fois en faisant filer dans ses mains les grains d'un chapelet.

— Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas ?

— Au contraire, Monsieur le curé, c'est l'automate qui n'y pense. Ne m'avez-vous pas dit que la pensée n'était pas nécessaire ? N'ai-je pas vu cent fois des dévotes réciter un chapelet et penser à autre chose, regarder partout ailleurs, écouter même une conversation ? N'est-ce pas toujours, chez la dévote comme chez mon automate, *ex opere operato* ?

— Mais qu'avez-vous donc voulu faire de la médaille que vous m'avez envoyé demander ?

— La voici ; je l'ai cousue dans le pantalon de l'automate pour convertir mon cousin qui est en Angleterre.

— Mais c'est une plaisanterie ?

— Du tout. Puisque la médaille opère d'elle-même, elle opérera ici comme à Londres, et puisqu'elle convertit un homme qui la porte sans le savoir, mon automate peut très bien remplacer mon cousin, car je vous assure qu'il la porte sans s'en douter.

— Mais il faut au moins que celui qui coud la médaille sur un autre le fasse avec intention.

— C'est précisément ce que je me suis dit : aussi, en la cousant, avais-je beaucoup d'intention, c'est comme si l'automate portait le vêtement de mon cousin.

— Cher voisin, je vois qu'il est inutile de vouloir vous amener à de meilleures doctrines ; mais au moins, songez à votre famille.

— Monsieur le curé, en créant mon automate, j'ai songé à ma femme et à mes enfants, tout aussi bien qu'à moi.

Mon automate nous remplace tous ; ses jetnes et ses maigres continuels suffisent à ma famille ; je remonte ma machine chaque soir, elle marche vingt-quatre heures sans s'arrêter, et, comme le plus grand dévot, elle répète machinalement messes, vêpres, prières, et tout le reste.

— Eh bien ! je vous prends dans vos propres paroles ; il ne suffit pas d'être dévot pour dire la messe, il faut encore être prêtre.

— Qu'à cela ne tienne ; mon automate est un automate curé. Si votre prêtre criminel et vindicatif a pu changer de la pâte en Dieu, c'est-à-dire si l'existence de mauvais sentiments ne fait pas obstacle à la transsubstantiation, à plus forte raison l'absence de tout sentiment n'y nuira-t-elle pas. Si la messe d'un prêtre assassin est bonne, pourquoi celle d'un prêtre de bois ne le serait-elle pas ? Aussi mon automate non-seulement dit des messes pour moi et pour toute ma famille, mais il peut encore en dire pour tous les pécheurs du village.

— Que voulez-vous dire ?

— Le voici : j'ai appris qu'un prêtre pouvait faire dire par un autre prêtre les messes dont il s'était chargé, et qu'ainsi, sans connaître la vie du pécheur, l'officiant n'en opérât pas moins son salut. Aussi, j'espère, Monsieur le curé, que vous voudrez bien confier à mon automate la confection d'une partie de vos messes ?

Bonne idée, pensa le curé. Sottise, dit-il tout haut. Au reste, pour vous prendre dans votre propre raisonnement, je vous dirai que votre automate, pût-il vous remplacer vous-même, il resterait encore à représenter toute votre famille.

— C'est ce qui vous trompe. J'ai baptisé mon automate de tous les noms de ma femme et de mes enfants ; il s'appelle Jean-Baptiste-Pierre-François-Jules-Eléonore-Adolphe Durant.

— Mais on ne baptise pas le bois !

— Vous baptisez bien le fer.

— Comment?

— En baptisant les cloches.

— Oh ! mais pour baptiser il faut être prêtre.

— Non, Monsieur le curé ; votre Eglise déclare valable le baptême administré même par un hérétique ; chaque jour une sage-femme ondoie l'enfant qui vient de naître et vous dites que cela lui ferme les limbes.

— Malgré tout ce que vous pourrez dire, je vous répète que votre automate ne pense pas.

— C'est comme le prêtre qui récite la messe avec volubilité.

— Il ne comprend pas.

— C'est comme le fidèle qui écoute la messe et n'y comprend rien.

— Il ne sent pas.

— C'est comme la dévote qui récite son chapelet à demi-endormie.

— Il est incapable d'amour.

— C'est comme celui qui jeûne et fait maigre sans en avoir un meilleur cœur.

— Il ne croit pas.

— C'est comme mon cousin que la médaille malgré lui doit rendre croyant ; comme la cloche baptisée, comme le cierge bénit et l'eau bénite. Tout cela comme mon automate agit *ex opere operato*. Tous ces gens et toutes ces choses se meuvent sans penser, sans sentir, et leurs actions sont bonnes alors même qu'elles s'opèrent machinalement.

— Mais, Monsieur, en admettant que les œuvres de la messe, des prières, des pénitences s'opèrent machinalement, du moins y a-t-il toujours une intention première dans celui qui les accomplit ; s'il n'y pense pas en les faisant, il y pense avant de les faire ; il n'y a pas attention soutenue, mais il y a eu intention première de faire ce que fait l'Eglise, et cela suffit.

— Très bien, Monsieur le curé; et moi je vous réponds que s'il n'y a pas attention soutenue chez mon automate, il y a chez moi intention première toutes les fois que j'ai poussé le bouton qui met la machine en train. Ainsi le prêtre et le dévot ont eu une fois l'intention de faire leur salut et le salut des autres; ensuite ils ont laissé leurs pieds, leurs mains et leur langue opérer machinalement. Eh bien! il en est exactement ici de même: j'ai eu l'intention de faire mon salut et celui des autres: mon intention a fait avancer mon doigt, mon doigt a poussé le bouton, et le bouton une fois poussé avec intention, mon automate a fait le reste.

Le curé se tut.

Mais en voilà assez, dit le mécanicien. J'espère que vous avez compris ma pensée. J'ai voulu, Monsieur le curé, vous convertir à ma foi, vous qui voulez me convertir à la vôtre. J'ai voulu vous montrer l'absurdité de votre principe *ex opere operato*. J'ai voulu vous faire sentir ce que valait une Eglise où tout marchait passivement sous l'impulsion d'un ressort; où l'on croit non parce qu'on a examiné mais parce qu'on vous a dit de croire; où l'on agit non avec spontanéité, mais parce qu'on vous pousse; non par amour, mais par obligation. Oui, le clergé de l'Eglise romaine est un grand automate où la foi et l'action se communiquent comme le mouvement dans un rouage. Le pape dit: « Hors de l'Eglise point de salut; » et, écho de sa voix, les évêques répètent: « Hors de l'Eglise point de salut; » les curés redisent: « Hors de l'Eglise point de salut. » Les papes, jadis ariens, se font aujourd'hui trinitaires; et les évêques, jadis ariens, se font aujourd'hui trinitaires, comme les curés, jadis ariens, se disent aujourd'hui trinitaires. Si le pape lève le pied ou la main, les évêques lèvent le pied ou la main, les curés lèvent le pied ou la main! Est-ce là de la vie? Non, c'est de la machine! Sont-ce là des hommes? Non, ce sont des automates! Non, Monsieur le curé, je n'ai pas plus de

confiance que vous à mon assemblage de bois et de fer ; mais j'ai voulu, en façonnant ce mannequin, vous faire comprendre que vous ne deviez pas plus vous confier à des œuvres automatiques accomplies par des mains de chair, que par des mains de bois. Quant à moi, je crois que l'acte par lui-même n'a aucune valeur et que le sentiment seul lui en donne. Aussi saint Paul nous dit-il : « Quand » même je donnerais tous mes biens, pour les distribuer » aux pauvres, et que je livrerais mon corps pour être » brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne sert de rien » (I Cor. XIII, 3). Enfin, si vous voulez une parole décisive, une parole divine, écoutez celle de Jésus-Christ lui-même : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui » souille l'homme, mais ce qui en sort » (Matth. XV, 11). Vous voyez donc qu'on peut mettre dans sa bouche des viandes sans en être souillé. Mais savez-vous ce qui sort de l'homme et le souille ? Jésus va vous répondre : « Ce sont » les meurtres, les adultères, les larcins, les faux témoignages, les blasphèmes » (Matth. XV, 29). Voilà les œuvres dont l'homme est capable ; voilà ce qu'il opère, et voilà pourquoi ses œuvres, loin de le sauver, le perdent.

— A ce compte tous les hommes sont perdus par leurs œuvres ?

— Sans doute ; mais s'ils le sentent vivement, du moins peuvent-ils être sauvés par Jésus-Christ.

— Mais alors selon vous, comme selon moi, l'homme est sauvé par un autre que lui-même.

— Oui, mais par un autre qui a senti, aimé, souffert ; par un Dieu mourant sur une croix, et non par les mouvements automatiques d'un prêtre. Le salut qui me vient de Jésus m'émeut de reconnaissance ; celui que vous accomplissez par vos mains distraites, vos lèvres oublieuses, sous l'influence d'un cœur corrompu, ne m'inspire que du dégoût. Quand j'apprends que Jésus m'a tant aimé que de

mè pardonner et de mè donner le ciel, je sens qu'à mon tour je l'aime, et qu'en l'aimant je suis conduit à faire sa volonté. Mais vous qui attendez votre salut de mouvements passifs, de cérémonies matérielles, d'un corps sans âme, vous ne pouvez que rester froids après de pareilles momeries, ou devenir orgueilleux après en avoir été l'auteur ; car à vos yeux, ce sont de bonnes œuvres ! Christ me donne sa vie, et le don fait appel à ma générosité ; tandis que vous me vendez vos mouvements, et cette vente ne fait qu'éveiller mon avarice. Une œuvre automatique, faite pour moi par le prêtre, trompe ma conscience sans changer ma vie ; faite par moi-même, elle excite mon orgueil et me fait oublier ce dont elle tient lieu : la sainteté. Oui, voilà le grand danger de vos œuvres machinales : c'est de laisser l'homme souillé, et de calmer sa conscience sans calmer ses passions. En mettant l'acte matériel à la place de l'élan spirituel qui l'inspire, vous tuez la moralité, et la remplacez par le mouvement et le bruit qui n'en ont que l'apparence. L'homme sous votre main devient un cadavre gonflé d'air, ou bourré de paille, qui semble vivant et qui est mort ! Ah ! laissez donc l'homme à lui-même ; laissez-le sentir vivement son péché ; qu'il en souffre, qu'il crie, qu'il pleure jusqu'à ce que la douleur du repentir l'amène aux pieds de Jésus-Christ. Ouvrez-lui la Bible, cette Parole de Dieu, et que là il apprenne qu'un Sauveur est mort pour lui, lui pardonne ses péchés, lui donne le ciel, lui garantit l'éternité ! Et soyez assurés que l'homme qui croira cela fera mieux que des œuvres machinales ; mieux que de brûler des cierges, marmoter du latin, secouer de l'eau bénite, refuser des viandes le samedi pour en demander le double le dimanche. Touché du dévouement de son Dieu sauveur, mourant pour lui obtenir le ciel, cet homme éprouvera le besoin d'imiter son maître, de se dévouer comme lui, d'aimer son Dieu et ses frères ; et cet amour produira des œuvres autrement bonnes, autrement saintes

que cet automate, fidèle image de votre catholique romain.

- Je ne sais si le curé comprit ces paroles de son voisin protestant, mais il me suffit d'espérer que le lecteur saura les comprendre, et s'il n'en pénètre pas encore bien le sens, qu'il aille en chercher la pleine intelligence dans la lecture assidue de la Bible et dans de ferventes prières à son Dieu.

CHORD